



GAELLEN FOLEY

Douces Voluptés

LES KNIGHT



AVENTURES & PASSIONS

Gaelen Foley

Auteure de romances historiques aux multiples récompenses, elle a publié une vingtaine d'ouvrages qui se déroulent à l'époque de la Régence anglaise. Traduits en dix-sept langues à travers le monde, ses livres figurent parmi les best-sellers du *New York Times*, du *USA Today* et du *Publisher's Weekly*.

Douces Voluptés

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Douces voluptés
N° 6172
Une femme de désirs
N° 7348
Son unique désir
N° 8696

L'INFERNO CLUB

- 1 – Caresses diaboliques
N° 9811
- 2 – Baisers maudits
N° 10004
- 3 – Charme noir
N° 10019

GAELEN
FOLEY

LES KNIGHT – 1

Douces Voluptés

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Plasait*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE DUKE

Éditeur original
An Ivy Book, published by The Ballantine Publishing Group,
a division of Random House, Inc., New York

© Gaelen Foley, 2000

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2002

À Eric, et il sait pourquoi.

Car qui est si fort qu'il ne puisse être séduit ?

SHAKESPEARE

1

Londres, 1814

Autrefois, jeune homme romantique parti en voyage initiatique, il était tombé éperdument amoureux de la beauté, et il était resté à Florence afin de profiter des leçons avisées d'un sage professeur italien. Émerveillé, il avait suivi les muses au pied léger jusqu'à Torrente où il avait pour la première fois entendu le proverbe : « La vengeance est un plat qui se mange froid. » À présent, vieillard sans illusions, il était froid, calculateur. La beauté l'avait trahi, mais des décennies plus tard, par cette triste journée d'avril, l'adage sicilien prenait curieusement tout son sens.

Frêle, courbé, James Breckinridge, comte de Coldfell, serrait de ses doigts arthritiques le pommeau d'ivoire de sa canne. Il permit à un valet de pied de l'aider à descendre de son luxueux carrosse de ville, tandis qu'un autre le protégeait d'un parapluie.

N'eût été le martèlement monotone de la pluie, le silence assoupi qui régnait faisait penser à celui d'une église. Il se tourna lentement pour regarder, au-delà de ses serviteurs et des grilles de fer forgé, le cimetière de Saint-George où, trois semaines auparavant, il avait enterré sa jeune épouse. Sous le crachin glacial, à l'endroit où la colline s'arrondissait, son monument

de marbre rose s'élançait, telle une aiguille vengeresse, à l'assaut du ciel gris. Et là, comme Coldfell s'y attendait, se découpait la sombre silhouette d'un homme, ses larges épaules voûtées, son manteau noir claquant au vent.

Hawkscliffe !

Coldfell pinça les lèvres et prit le parapluie des mains de son valet.

— Je ne serai pas long.

— Bien, monseigneur.

Robert Knight, neuvième duc de Hawkscliffe, ne sembla pas l'entendre approcher. Immobile comme une statue sous la pluie qui plaquait ses cheveux noirs sur son crâne, glissait le long de son visage, il fixait les jonquilles qu'on avait plantées sur la tombe.

Coldfell hésitait à le déranger. Après tout, Hawkscliffe, âgé de trente-cinq ans, était le seul de la jeune génération que le comte respectât. Certains conservateurs réactionnaires trouvaient les opinions du jeune homme un peu trop modernes, mais tout le monde admettait qu'il avait mille fois plus de valeur que n'en avait eu son faible père.

Robert était devenu duc à l'âge de dix-sept ans, et il s'était retrouvé en charge de trois vastes domaines, ainsi que de l'éducation de ses quatre frères et de celle de sa jeune sœur. Récemment, Coldfell l'avait entendu à la Chambre des lords prononcer des discours dont la force et la détermination avaient conquis l'assemblée. L'intégrité de Hawkscliffe était indiscutable, et son honneur résonnait haut et clair, telle une cloche de l'argent le plus pur. Beaucoup de gens de sa génération, comme ce gredin de sir Dolph Breckinridge, neveu et héritier de Coldfell, trouvaient le duc guindé et tatillon, mais d'autres, plus avisés, le jugeaient irréprochable, en un mot : parfait.

Or, c'était pitié de voir un tel homme ravagé par la mort de Lucy.

Bah ! les hommes trouvaient chez les femmes ce qu'ils avaient envie d'y trouver.

Coldfell toussota. Hawkscliffe sursauta et se retourna brusquement. Diverses émotions se lisaient dans son regard sombre. De triste, son expression se fit coupable lorsqu'il vit le comte. Étant donné sa droiture, il se reprochait sûrement d'avoir désiré l'épouse d'un ami de longue date, lequel n'avait pas toujours eu lui-même de tels scrupules !

— Hawkscliffe, le salua James.

— Pardonnez-moi, monseigneur, je partais, marmonna le duc, tête basse.

— Restez, Votre Grâce, je vous en prie ! rétorqua Coldfell. Vous tiendrez ainsi compagnie à un vieil homme, par cette sinistre journée.

— Comme vous voudrez.

Mal à l'aise, Hawkscliffe regardait au loin la rangée de tombes.

Coldfell avança clopin-clopant en maudissant ses vieux os qui le faisaient tant souffrir. Par beau temps, il était capable de chasser une journée entière sans éprouver de fatigue. Mais il n'avait sans doute pas eu assez d'énergie pour Lucy...

Enfin, elle avait au moins une élégante tombe londonienne, comme elle l'aurait souhaité. Étant décédée dans les faubourgs de la capitale, elle avait eu le droit de reposer pour toujours dans le plus huppé des cimetières, avec un monument funéraire qui était le fin du fin et pour lequel Coldfell n'avait pas lésiné. Il était normal qu'il eût payé pour sa plus onéreuse erreur – « la folie d'un vieillard », se dit-il amèrement. Oui, la beauté était bien son talon d'Achille. Avec pour seuls atouts une somptueuse crinière rousse et les plus magnifiques jambes de la chrétienté, Lucy O'Malley, à vingt-six ans, était modèle dans un atelier d'artistes de Sheffield quand elle l'avait envoûté au point qu'il fît d'elle sa deuxième comtesse. Il avait juré de ne rien

dévoiler de son passé et lui en avait inventé un plus convenable. Au moins, elle avait prononcé ses vœux sincèrement, tant elle avait hâte de faire partie de la haute société.

Coldfell était cependant soulagé de ne pas avoir été obligé de l'enterrer près de Margaret, sa première épouse, qui avait été ensevelie à Seven Oaks, la demeure ancestrale du Leicestershire. Ah, sage Margaret, la compagne de son cœur, dont le seul tort avait été de ne pas lui donner de fils !

— Je... je suis navré pour vous, monseigneur, fit Hawkscliffe en évitant son regard.

Coldfell soupira.

— On a du mal à croire qu'elle est vraiment partie. Si jeune, si pleine de vie !

— Qu'allez-vous faire, maintenant ?

— Je pars demain pour le Leicestershire. Quelques semaines à la campagne me seront salutaires, en tout cas je l'espère.

Un séjour à Seven Oaks le tiendrait également à l'abri de tout soupçon quand cet homme agirait à sa place.

— Je suis certain que vous en serez apaisé, commenta machinalement le duc.

Ils demeurèrent un long moment silencieux. Hawkscliffe broyait du noir, tandis que le comte songeait au mal qu'il aurait à rester dans son élégante demeure de South Kensington, avec son ravissant jardin à la française – théâtre de la mort de Lucy.

— « Mettez-la en terre, et que de sa chair blonde, pure, poussent des violettes », cita Hawkscliffe d'une voix à peine audible.

Coldfell lui lança un regard compatissant.

— Les paroles de Laerte sur la tombe d'Ophélie.

Le duc ne répondit pas. Il fixait l'inscription sur le monument funéraire. Le nom de Lucy, la date de sa naissance, celle de sa mort.

— Je ne l'ai pas touchée, dit-il enfin dans une sorte de sanglot en se tournant vers Coldfell. Vous avez ma parole, elle ne vous a jamais trompé.

Coldfell soutint un instant son regard, puis il hocha la tête, comme s'il était rasséréiné, mais en réalité, il le savait déjà.

— Ah, Robert, soupira-t-il après un silence, c'est tellement étrange, la façon dont on l'a trouvée ! Elle se rendait chaque jour près de la mare afin de dessiner les cygnes. Comment a-t-elle pu glisser ? Peut-être que le chagrin m'empêche de penser clairement, mais pour moi, cela n'a aucun sens.

— Elle n'aurait pas pu glisser ! renchérit le duc, véhément. Elle était si gracieuse, si sûre dans chacun de ses gestes !

Coldfell fut surpris par sa fougue. L'affaire serait plus simple qu'il ne l'avait espéré.

— Vos domestiques ont-ils remarqué quelque chose d'anormal ce jour-là, monseigneur ? reprit Hawkscliffe.

— Rien.

— Ils n'ont rien vu, rien entendu ? Elle était à portée de voix. Ils n'ont perçu aucun appel ?

— Peut-être n'a-t-elle pas eu le temps de crier avant de tomber dans l'eau.

Hawkscliffe serrait les dents.

— Monseigneur, je nourris les pires soupçons.

Coldfell l'observait attentivement.

— J'aimerais vous rassurer, mais je crains d'être, moi aussi, la proie d'horribles doutes.

Le regard de Hawkscliffe se fit perçant.

— Continuez.

— Tout cela me chiffonne. Il n'y avait pas de sang sur le rocher où l'on prétend qu'elle... s'est cogné la tête. Mais que puis-je faire ? Je suis un vieil homme, perclus de rhumatismes. Je n'ai plus la force de me comporter comme le devrait un époux ! termina-t-il avec emphase.

— Je m'en chargerai à votre place ! promit Hawkscliffe.

Le comte sentit son âme desséchée se ranimer devant l'impétuosité du jeune homme.

— Qui soupçonnez-vous ? reprit le duc avec une rage mal contenue.

Coldfell ne l'avait jamais vu dans cet état, et il dut faire un effort pour dissimuler sa satisfaction. Il n'avait plus qu'à prononcer un nom, offrir une cible à la fureur qui habitait Hawkscliffe, et celui-ci tuerait en duel l'homme qui avait osé s'attaquer à lui. Il n'avait aucun scrupule à lancer ainsi les soupçons de Lucy l'un contre l'autre, puisque c'était le seul moyen de se sauver, ainsi que sa douce fille, Juliet. De quelle autre solution disposait-il ? Il avait presque soixante-dix ans, il s'affaiblissait de jour en jour, tandis que Dolph, dans la force de l'âge, était un chasseur émérite et féroce qui avait servi son premier cerf à l'âge de neuf ans.

Coldfell se mit à trembler de tous ses membres.

— Dieu me pardonne, marmonna-t-il.

— Qui, Coldfell ? le pressa Hawkscliffe. Savez-vous quelque chose ? Cela ne peut être un accident, malgré ce que prétend le coroner. Nous ne nous y sommes pas trompés, vous et moi. Elle était dans la mare depuis quatre jours lorsqu'on l'a retrouvée. Qui sait ce qu'on lui a fait avant de la tuer ?

— Je vois que nous partageons les mêmes craintes, Robert. Songer qu'elle a pu être... violée. Ô Dieu, c'est presque pire encore que la mort ! gémit Coldfell en chancelant.

Hawkscliffe le soutint par le bras.

— Je vous en supplie, monseigneur, confiez-moi ce que vous savez.

— Je ne *sais* rien, Robert. J'ai seulement des soupçons. Lucy m'a dit un jour...

— Oui ?

Coldfell s'interrompit. Le duc avait tellement besoin d'un coupable, de quelqu'un qu'il pourrait rendre responsable de cette mort, songea-t-il en dévisageant Robert comme s'il s'apprêtait à faire son portrait. C'était le noble visage d'un guerrier. Sa chevelure aile de corbeau découvrait un large front. Sous d'épais sourcils, les yeux sombres révélaient une volonté de fer. Le nez était aquilin, la bouche ferme, énergique, avec une sensualité certaine dans la courbe des lèvres.

— Elle a dit qu'il y avait un homme qui... l'effrayait.

— Qui ?

Coldfell prit une profonde inspiration. Il allait prononcer une condamnation à mort.

Et il jubilait.

— Mon neveu, Votre Grâce, dit-il le plus froidement du monde. Mon héritier, Dolph Breckinridge.

— Qui veut des oranges ? Mes belles oranges ! Un penny pièce. Merci, monsieur, et bonne journée. À qui le tour ?

Au milieu de l'effervescence de cette sombre journée de la City, elle semblait aussi déplacée que les oranges de couleur vive qu'elle vendait au coin de Fleet Street et de Chancery Lane. Elle les offrait comme autant de petits soleils aux gentlemen qui allaient du monde de la finance à celui du gouvernement – la City et Westminster. Des employés de banque, des avocats, des journalistes, des cochers, des tailleurs, de respectables commerçants... Même un diacre qui se hâtait vers Saint-Paul s'arrêta devant elle, aussi fasciné que les autres.

Si Mlle Belinda Hamilton se rendait compte que c'était sa beauté qui fascinait les passants, elle n'en montrait rien, absorbée à rendre la monnaie, ses doigts rougis de froid pointant çà et là à travers les gants

élimés, et déterminée à accepter sa disgrâce en vraie dame qu'elle était, sans émettre une plainte.

Quelques mois plus tôt, elle préparait des jeunes filles espiègles à faire leur entrée dans le monde au sein de la pension de Mme Hall... À présent, seul son orgueil lui permettait de s'accrocher à sa respectabilité.

Une boucle blonde lui effleura la joue tandis qu'elle remettait quelques pièces à un client avec un sourire éblouissant.

— À qui le tour ?

Un de ses habitués s'avança. L'homme, un avocat trapu et rougeaud, retenait d'une main sa perruque qui menaçait de s'envoler. Il la couva d'un regard salace.

Belinda se détourna et choisit une grosse orange qu'elle lui donna après l'avoir essuyée du coin de son tablier. Puis elle tendit la main en réprimant un soupir.

— Un penny, monsieur.

L'avocat, après avoir hésité un bref instant, posa dans la main tendue un billet de banque. Belinda fronça les sourcils. Vingt livres ! Révoltée, elle le fourra dans la paume moite de son propriétaire, bien que cela représentât trois mois de labeur.

— Non, monsieur. Non !

— Vraiment ? Vous devriez réfléchir, mon petit.

— Vous m'insultez, monsieur ! s'indigna-t-elle avec un regard offusqué de comtesse douairière trônant au milieu de son salon.

— Je doublerai la somme, murmura-t-il en s'inclinant vers elle.

Elle releva le menton.

— Je ne suis pas à vendre !

Sous le regard méprisant de la jeune fille, l'avocat vira à l'écarlate et s'enfuit rapidement, la perruque de travers. Belinda frissonna, se ressaisit, puis s'occupa de ses autres clients. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre que nombre d'entre eux n'étaient pas

attirés que par les oranges, mais elle s'efforçait, en personne convenable, de l'ignorer.

Quand le dernier de ces messieurs fut parti, elle se pencha sur son panier et mit de l'ordre dans les fruits qui restaient.

— Eh, petite ! la héla l'un des marchands des quatre-saisons de l'autre côté de la rue. On va pas accepter indéfiniment ta présence dans le coin. On a des bouches à nourrir, et tu nous privas de nos clients !

— Pourquoi tu gagnes pas ta vie avec ton corps ? renchérit un autre. Pourquoi tu vends des oranges alors que tu pourrais vendre tes jolies pêches ?

Ils éclatèrent d'un rire gras d'ivrognes.

— Taisez-vous, imbéciles ! rétorqua-t-elle avec un accent qui aurait scandalisé les jeunes filles de chez Mme Hall.

C'était le seul moyen de s'adresser à ces créatures vulgaires qui prenaient la bonne éducation pour de la faiblesse, ou de la lâcheté. Elle ne devait à aucun prix laisser voir qu'elle avait peur.

— Tu resteras pas longtemps ici, sainte-nitouche. Bientôt, tu seras la catin d'un richard.

— Je suis la fille d'un gentleman ! protesta-t-elle.

— T'en as bien l'air, avec tes haillons !

Ils s'esclaffèrent de nouveau, et elle détourna le regard, gênée, lorsqu'elle vit Tommy, un gamin des rues, qui manquait de se faire renverser par un fiacre. Son frère, Andrew, le rattrapa au dernier moment.

— Andy ! Tommy ! s'écria-t-elle, oubliant son irritation.

— Salut, mademoiselle Belinda ! répondirent-ils en chœur.

Elle leur fit signe d'approcher. Ils faillirent passer sous les roues d'une calèche et quand ils arrivèrent sur le trottoir, elle leur recommanda de faire plus attention à l'avenir, avant de leur donner à chacun quelques pennies et une orange. Ils retournèrent aussitôt à leur

poste. Tommy se mit à peler son orange, tandis qu'Andy déployait tout son charme pour proposer à un passant en chapeau haut de forme d'arrêter la circulation afin qu'il pût traverser la rue.

Belinda s'était plainte de son sort jusqu'au jour où elle avait fait la connaissance de ces enfants. Ils lui servaient de modèle, avec leur gaieté et leur optimisme inaltérables malgré les terribles conditions dans lesquelles ils vivaient. Les rues étaient pleines de gosses comme eux, sans domicile, pieds nus, mal vêtus et affamés. Elle n'avait vraiment pris conscience de l'étendue de ce problème qu'un soir de janvier où Londres avait connu une énorme tempête de neige. Tandis que les privilégiés donnaient des fêtes sur la Tamise gelée, Belinda s'était lancée à la recherche de Tommy et d'Andrew, espérant les ramener dans la petite chambre qu'elle louait dans un immeuble délabré de la City. Une fille revêche avait fini par lui indiquer un bâtiment sombre qui ressemblait à un entrepôt désaffecté. Elle y était entrée et, à la lueur de la lanterne qu'elle tenait haut devant elle, elle avait découvert une masse d'enfants grelottants serrés les uns contre les autres. Il y en avait au moins soixante-dix !

Une maison pour sans-abri, lui avait expliqué Andrew, et elle avait compris sans qu'on eût besoin de lui expliquer que c'était un repaire de voleurs en puissance et de futures prostituées. Belinda en avait été horrifiée. Elle avait passé la majeure partie de ses vingt-trois années de vie dans la peau d'une jeune fille de bonne famille, aux environs d'Oxford, et jamais elle n'aurait imaginé qu'un tel endroit existât.

Pis, elle se sentait impuissante ! Elle n'aurait certes pas le front de dire à ces gamins qu'il était mal de voler alors qu'ils mouraient de faim. Le véritable criminel, c'était ce cruel Code pénal qui condamnait des enfants à la pendaison pour avoir dérobé une misérable pièce de cinq shillings. Tout ce qu'elle pouvait faire, hormis

participer à des bonnes œuvres, c'était offrir à ces malheureux son affection, sa tendresse, et leur conseiller d'aller à l'église.

Elle aperçut Tommy ramasser en hâte le quartier d'orange qu'il venait de laisser tomber, l'essuyer, et le fourrer dans sa bouche. Elle se détournait avec un soupir quand un phaéton tape-à-l'œil, malheureusement familial, tourna le coin de la rue et se dirigea droit sur elle.

Elle pâlit, l'estomac noué, et se pencha pour prendre son panier tandis que le martèlement des sabots se rapprochait.

Dieu, faites qu'il ne me voie pas !

Elle tentait de s'éloigner quand la voiture s'arrêta à sa hauteur. Elle serra les dents. Son bourreau serait bien trop content s'il la voyait fuir ! Mieux valait lui tenir tête, bien que leur guerre lui fût odieuse. Elle se prépara à l'affrontement tandis que sir Dolph Breckinridge, d'une élégance ostentatoire, mettait pied à terre, son habituel cigare aux lèvres.

Il confia le phaéton à son valet et, l'air avantageux, s'avança vers Belinda. Grand, mince, bronzé, il portait ses cheveux blonds coupés court. Il souriait, le cigare fermement planté entre ses dents de loup. Belinda avait naguère appris aux jeunes filles de Mme Hall à se méfier de ce genre d'homme. Le mal incarné.

— Ne vous approchez pas de moi avec cet objet nauséabond, dit-elle.

— À vos ordres, madame, répondit-il.

Ce jour-là, il s'amusait à lui obéir.

Il jeta le cigare sur le trottoir et l'écrasa du bout de sa botte. Depuis huit mois, sir Dolph était obsédé par elle, et Belinda en ignorait la raison. Peut-être était-il dans sa nature de se focaliser sur une proie jusqu'à ce qu'il la capture ou la détruise. Ce dont elle était sûre, en revanche, c'était que cet homme était responsable de sa déplorable situation.

Glaciale, elle se remit en route, son panier d'oranges au bras. Elle le sentait derrière elle. Il forçait toujours sur l'eau de Cologne.

— Où allez-vous, mon cœur ?

Elle lui lança un regard noir avant de s'adresser aux passants.

— Qui veut des oranges ? Mes belles oranges !

Le sourire de l'homme s'épanouit, révélant des dents ébréchées, résultat d'une de ses innombrables bagarres, tout comme son nez de travers.

Dolph était très fier de ses « blessures de guerre ». Dénué de tout sens de la retenue, il adorait retirer ses vêtements à la moindre sollicitation afin que l'on s'extasiât sur ses illustres cicatrices. Il tirait un orgueil tout particulier d'une marque qui traversait sa poitrine musclée, due à la griffe d'un ours lors d'une partie de chasse dans les Alpes. Belinda l'avait vue, elle ne s'en souvenait que trop bien ! Il la lui avait montrée la toute première fois où ils s'étaient rencontrés, à un bal. Elle avait alors regretté que l'ours ne se fût pas montré plus agressif !

Dolph se frotta les mains en feignant de frissonner.

— Il fait frisquet, aujourd'hui ! Je parie que vous avez faim.

— Oranges ! Mes belles oranges mûries au soleil d'Italie !

— Je vous offre une dernière chance de m'accompagner à Brighton. Je pars demain. Il y aura d'autres dames, si c'est cela qui vous tracasse.

Il attendit un instant, mais elle continuait de l'ignorer.

— La maîtresse du Régent donne une fête à la ferme, près de la plage. J'y suis invité, ainsi que mes amis.

— Un penny pièce !

Dolph jura entre ses dents.

— Cela ne vous touche pas que je vous aie choisie, vous, parmi toutes les femmes que je pourrais avoir ? grommela-t-il.

— Si vous devez venir m'importuner quotidiennement, vous pourriez au moins m'acheter une orange !

— Un penny ? Désolé, je n'ai jamais de petite monnaie sur moi, répondit-il dans un ricanement. Les oranges me donnent de l'urticaire, et d'ailleurs, pourquoi vous aiderais-je ? Vous êtes une petite vilaine, à toujours me fuir. Combien de temps encore allez-vous me repousser ?

— Jusqu'à ce que vous vous lassiez, marmonna-t-elle.

Dolph éclata de rire en continuant de marcher à ses côtés, tandis que le valet suivait à distance respectueuse avec le phaéton.

Belinda, exaspérée, cherchait du regard un uniforme rouge, ou mieux, son cher Mick Braden qui viendrait à elle, de retour de la guerre. Le *capitaine* Mick Braden, à présent, grâce à son courage sur les champs de bataille français, songea-t-elle avec une bouffée de fierté en évoquant le jeune officier qu'elle avait plus ou moins projeté d'épouser depuis l'âge de seize ans.

— Vous êtes une proie de qualité, ma douce, disait Dolph, mais il est temps de cesser ce petit jeu. Vous avez montré que vous étiez aussi futée que têtue, aussi intelligente que belle. Chaque fois que j'attaque, vous parez avec une admirable vivacité, et je vous applaudis volontiers. Mais pour l'amour du Ciel, mettons un terme à cette absurdité, et venez avec moi. Vous vous déshonorez !

— J'exerce un travail respectable ! grinça-t-elle. Mes oranges, mes belles oranges !

— Vous doutez de mon affection ?

— Votre affection ?

Elle posa son panier à terre si brutalement que les fruits roulèrent dans tous les sens.

— Voyez ce que vous nous avez fait, à mon père et à moi. Quand on tient à quelqu'un, on ne brise pas sa vie !

— Je l'ai brisée afin de vous en offrir une meilleure. Je veux faire de vous une comtesse, petite ingrate !

— Je ne veux pas être comtesse, Dolph. Je veux seulement que vous me laissiez tranquille.

— Oh, j'en ai assez de vous et de vos grands airs ! gronda-t-il en la saisissant par le bras. Vous m'appartenez. C'est juste une question de temps.

— Lâchez-moi immédiatement !

Il resserra son étreinte.

— Je finirai par vous avoir, Belinda. Rien ne m'en empêchera. Vous ne comprenez donc pas ? Mes actes prouvent mon amour.

— Vos actes prouvent que votre égocentrisme dépasse l'entendement !

Furieux, il plissa les yeux.

— Soyez juste...

— Juste ? explosa-t-elle en se dégageant d'une secousse. Vous avez fait jeter mon malheureux père en prison pour dettes, vous vous êtes arrangé pour que l'on me renvoie de la pension de Mme Hall. Nous avons perdu notre maison !

— Et vous pouvez la récupérer – comme ça ! fit-il en claquant dans ses doigts. Cédez-moi. Dites que vous acceptez de m'épouser. Vous ne gagnerez pas, Belinda. Ce n'est pas comme si ma proposition était inconvenante... cette fois.

— Vous êtes censé épouser la fille de lord Coldfell.

— Que ferais-je d'une femme simple d'esprit, sourde et muette ? Je mérite mieux, tout de même !

— Vous êtes injuste, Dolph. Et n'oubliez pas que je suis fiancée au capitaine Braden, ajouta Belinda, déformant un peu la vérité, car il n'y avait pas eu de promesse officielle.

— Braden ! Ne prononcez plus ce nom devant moi. D'ailleurs, il est sans doute mort, à l'heure qu'il est.

— Il est vivant ! protesta Belinda. J'ai lu la liste des disparus dans le *Times*, après la bataille de Toulouse.

— Alors où se trouve-t-il ? Où est-il, votre héros ? À Paris, en train de célébrer le retour du roi Louis avec les prostituées françaises ? Parce que moi, je ne le vois pas auprès de vous, et s'il vous aime tant que cela...

— Il ne va pas tarder à rentrer, le coupa-t-elle avec plus de conviction qu'elle n'en éprouvait.

— Tant mieux, parce que j'ai hâte de lui mettre mon poing dans la figure. Vous ne vous marierez pas avec lui.

— Je ne vous épouserai pas, en tout cas. Je ne vous connais que trop bien !

Elle releva fièrement le menton et reprit sa route, son panier sous le bras.

— Orgueilleuse jeune personne, dit-il avec un rire bref et inquiétant. Très bien. Vous refusez de me céder. Aujourd'hui. Mais bientôt...

— Jamais ! Vous perdez votre temps.

— Chère belle et folle mademoiselle Hamilton, répliqua-t-il en parcourant son corps d'un regard possessif. Vous prétendez me connaître, mais ne comprenez-vous pas que plus vous me fuyez, plus j'ai envie de vous pourchasser ?

Elle recula d'un pas et s'empara d'une orange, prête à la lui lancer au visage.

Le regard brillant, Dolph sortit un cigare de sa poche.

— À bientôt, ma douce. Je resterai à Brighton quelques semaines, mais soyez-en sûre, je reviendrai.

Il alluma un nouveau cigare, souffla la fumée en direction de Belinda et retourna vers le phaéton. Le claquement du fouet sur le dos des chevaux fit frémir la jeune femme.

Quand elle eut vendu toutes ses oranges, il était l'heure de sa visite quotidienne à la prison où son père était incarcéré depuis Noël pour une dette qui s'élevait à un peu plus de trois mille livres.

Le trajet jusqu'au vaste bâtiment de brique de Faringdon Street était long, et à chaque pas, Belinda maudissait les trous dans les semelles de ses bottines.

Tout en marchant, elle rêvait du confortable cottage couvert de roses où elle avait vécu non loin d'Oxford, à Kelmscot.

Son père, gentilhomme et fin lettré, était également un brin excentrique. Alfred Hamilton n'aimait rien tant que passer ses journées à consulter de vieux manuscrits enluminés qui étaient sa passion, ou à hanter la bibliothèque de l'université. Elle menait avec lui une vie aussi paisible et régulière que le cours de la Tamise. Puis Dolph était arrivé, et avait poussé leurs créanciers à intenter des procès à son père. Alfred n'entendait rien aux finances, et c'était Belinda qui s'occupait de l'intendance de la maison. Mais son père, tel un enfant coupable, ne lui avait jamais avoué à quel point il avait compromis leur équilibre financier au nom de sa passion pour les manuscrits anciens. Il ne pouvait s'empêcher d'acheter ceux qui passaient à sa portée, et il avait atterri en prison pour dettes.

Afin d'être près de lui, Belinda s'était aussitôt installée à Londres, où elle avait trouvé un poste d'enseignante dans l'établissement très réputé de Mme Hall. Bien entendu, Dolph s'était arrangé pour l'en faire renvoyer. Il voulait qu'elle se retrouvât seule, sans ressources, afin qu'elle fût obligée de lui demander de l'aide.

Elle secoua la tête, tout en marchant. Jamais !

Les hauts murs de la prison étaient en vue, et elle répéta dans sa tête ce qu'elle allait dire au directeur pour le supplier de lui accorder une quinzaine de jours de crédit dans le paiement de la cellule particulière de son père.

Pleine d'incertitudes, elle franchit les lourdes portes. Elle savait au fond d'elle-même qu'elle avait peu de chances d'émouvoir le gros bonhomme au visage buriné. Le Christ sur sa croix n'aurait pu troubler cet individu qui avait dirigé les prisons de déportés en Nouvelle-Galles-du-Sud. On disait même qu'il s'était occupé de prisons de femmes, aussi n'espérait-elle pas

qu'il la traiterait avec courtoisie sous prétexte qu'elle était une dame.

Les gardiens la connaissaient bien, car elle venait tous les jours, et l'un d'entre eux l'escorta dans le long hall rectangulaire. En passant devant le bureau du directeur, elle l'entendit hurler après l'un de ces employés avec toute la férocité d'un tyran. Elle l'aperçut, debout derrière son bureau, énorme, la peau tannée comme du vieux cuir, une longue cicatrice lui barrant le visage, un trousseau de clés à la ceinture. Il lui adressa un signe de tête, et elle sentit son regard la suivre longuement.

Arrivée devant la cellule de son père, elle remit au garde qui l'avait inutilement accompagnée l'indispensable pièce. Il l'empocha avec un sourire onctueux avant de lui ouvrir la porte.

Elle entra et trouva Alfred Hamilton – rêveur, violoniste, spécialiste des textes médiévaux – totalement absorbé par l'un de ces précieux manuscrits qui l'avaient envoyé derrière les barreaux. Ses lunettes étaient perchées sur le bout de son nez, sa chevelure blanche hirsute jaillissait de sous sa chère calotte de velours.

— Bonjour ! lança-t-elle, amusée.

Il leva des yeux étonnés, puis son visage poupin s'éclaira d'un sourire émerveillé, comme s'il n'avait pas vu sa fille depuis des années.

— Quelle est cette lumière qui inonde soudain mon univers ? Mon Dieu, c'est Linda-Bel !

Elle se jeta dans ses bras. Il l'avait toujours appelée Linda-Bel, ce qui n'était guère étonnant, car il faisait tout à l'envers ! Il se rassit sur son tabouret, et elle lui tapota affectueusement l'épaule.

— Papa, comment vas-tu, aujourd'hui ? Tu as dîné ?

— Oui. Du ragoût de mouton. Je vais devenir irlandais, à force d'avaler tant de mouton ! dit-il en riant. J'aimerais bien un solide steak ! Ah, le bœuf braisé et le pain chaud que tu faisais... Le paradis !

— Si la crainte de devenir irlandais est la seule de tes préoccupations, j'en suis heureuse. Tu sembles de fort belle humeur !

— Toujours, ma chérie. Toujours. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde, ici. Cet après-midi, je suis descendu dans la cour, et j'ai vu tant de tristes figures que j'ai pris mon violon pour distraire mes camarades avec mes chansons. Il y en a même qui se sont mis à danser ! Crois-moi, ils m'ont fait une véritable ovation, ensuite.

— Je n'en doute pas ! assura-t-elle en riant.

Elle savait qu'Alfred avait séduit la plupart des gardiens et des autres prisonniers grâce à son aimable nature, son talent de violoniste ainsi qu'à ses innombrables histoires de chevaliers, de dragons et de belles dames, qui les aidaient à tuer le temps.

Pour l'instant, les prisonniers les plus forts et quelques gardes le protégeaient, mais la prison n'était pas un club de gentlemen, or Alfred n'avait jamais été confronté à ce genre de milieu. Belinda ne pouvait l'oublier, et elle se rembrunit.

Alfred la regarda par-dessus le bord de ses lunettes.

— Allons, allons, ne fais pas cette tête. Il ne faut pas que tu t'inquiètes pour moi, jolie demoiselle. Les nuages disparaîtront, forcément. Occupe-toi de toi et de tes jeunes élèves. L'enseignement est le plus noble métier du monde civilisé. Mais n'oublie pas de rappeler à tes petites oies blanches que quand elles auront fini d'apprendre à marcher bien droites, cela ne leur fera pas de mal d'enlever le livre qui tient en équilibre sur leur tête et de l'ouvrir, pour changer. Comme je te l'ai appris.

— C'est promis, papa.

Alfred était un incorrigible optimiste, mais il aurait sans doute été moins joyeux s'il avait su la vérité. Pour lui éviter tout tracas, elle avait omis de l'informer qu'elle avait été injustement renvoyée de chez Mme Hall.

— N'oublie pas ce que dit Milton, ajouta-t-il. « L'esprit en lui-même peut faire un paradis de l'enfer, et un enfer du paradis. » En regardant ces quatre murs, tu vois une prison, mais moi, je vois... le bureau d'un enchanteur, dit-il avec un brusque sourire.

— Oui, papa. C'est juste que... je ne sais pas comment j'arriverai jamais à te faire sortir d'ici. C'est une telle somme d'argent ! Tu es mon père, et je ne te reprocherai jamais rien, mais parfois je regrette... que tu n'aies pas vendu les manuscrits à la Bodleian Library, au lieu de les leur donner.

Le vieux monsieur fronça les sourcils.

— Les vendre ? Quelle honte, ma fille ! Ce sont d'incalculables œuvres d'art que j'ai sauvées des mains de commerçants sans scrupule. Peut-on vendre la beauté ? Vendre la vérité ? Ces livres appartiennent à l'humanité entière.

— Mais tu les as achetés avec l'argent qui servait à notre maison, notre calèche, notre nourriture, papa.

— Et c'est moi qui supporte les conséquences de mes actes, n'est-ce pas ? Vu sous cet angle, je me considère en bonne compagnie. Saint Paul, Galilée... Et toi, tu as tout ce dont tu as besoin, non ? L'école te fournit le gîte, le couvert, des jeunes filles avec qui parler.

— Certes, mais...

— Alors ne te préoccupe pas de moi. Dans la vie, nous faisons nos choix, et nous en payons le prix. Je ne crains pas le destin.

— Bien, papa, répondit Belinda en baissant la tête.

Elle bouillait en écoutant le discours de son père, cependant, pour rien au monde elle ne lui aurait avoué que s'il se sentait bien dans son bureau d'enchanteur, c'était grâce à ses constants sacrifices. Il avait visiblement hâte de se pencher de nouveau sur ses textes chéris, et elle déposa un baiser sur sa joue en promettant de revenir le lendemain. Il lui caressa affectueusement les cheveux, puis le geôlier vint lui ouvrir.

Elle s'efforça de puiser en elle du courage tandis qu'elle suivait ce dernier dans l'escalier. Le moment était venu d'affronter le directeur. Par une porte ouverte au bout du hall, elle entrevit les prisonniers qui marchaient en traînant les pieds dans la cour. Il avait recommencé à pleuvoir, et elle soupira, écœurée à l'idée du long trajet qui l'attendait.

Elle tapa sur l'épaule du garde.

— Pourrais-je parler un instant à votre directeur en privé, s'il vous plaît ?

— Pour sûr, m'dame. Il sera content de vous voir... en privé, répondit le garde avec un ricanement lourd de sous-entendus.

Belinda lui lança un regard furibond, mais quelques minutes plus tard, il l'introduisait dans le bureau du directeur. Celui-ci se leva, énorme, rébarbatif.

— Merci de me recevoir, commença-t-elle, nerveuse. Je suis Mlle Hamilton. Mon père, M. Alfred Hamilton, occupe la cellule 112 B. Puis-je m'asseoir ?

Il hocha sèchement la tête, et elle s'installa sur la chaise qui faisait face à sa table de travail. La petite pièce était étouffante, sinistre. Il y avait des fusils fixés à un râtelier, une boîte de munitions, et un fouet accroché à un clou.

— Qu'est-ce qui vous amène ? demanda l'homme d'une voix impatiente teintée d'un fort accent australien.

Dieu, il ne lui facilitait pas la tâche !

— Eh bien, voyez-vous, monsieur, euh... Ce mois-ci, je n'ai pas vraiment de quoi régler la pension de mon père. Je... j'en suis sincèrement désolée et je promets que cela ne se reproduira plus, mais si vous pouviez m'accorder exceptionnellement un délai de quinze jours, alors je paierai tout...

Elle s'interrompit en voyant son visage se fermer. Il la contemplait comme s'il la soupçonnait d'avoir dépensé son argent pour boire.

— C'est pas un bureau de prêt, ici, mademoiselle.

— Je sais. Pourtant... il doit bien exister un moyen...

Elle risqua un brave sourire.

— J'ai plusieurs petits emplois, mais certains de mes jeunes camarades avaient besoin de souliers pour l'hiver, alors...

De toute évidence, il n'avait cure de ses explications.

— Je suis dans une situation désespérée, monsieur. Voilà tout.

— Vous n'avez pas d'hommes susceptibles de vous aider ? Des frères, un oncle, un mari ?

— Non, monsieur. Je suis seule.

— Bon. Voyons voir...

Les clés tintèrent quand il s'assit et ouvrit son livre de comptes. Son regard parcourut une série de colonnes.

— Apparemment, vous avez toujours payé en temps voulu.

— Je m'y suis efforcée, répondit Belinda avec une petite étincelle d'espoir.

Il leva vers elle un regard où brillait une lueur qui la fit instinctivement reculer contre le dossier de son siège.

— Voyons voir, répéta-t-il en caressant sa cicatrice. Compte tenu des circonstances, je suis sûr que nous allons arriver à un arrangement. Laissez-moi réfléchir... Jones ! cria-t-il à son assistant. Amène ma voiture pour la petite dame.

— Quelles circonstances ? demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux.

L'employé avait disparu.

— Vous venez tous les jours à pied, reprit-il, je l'ai remarqué. Il tombe des cordes, alors on va vous raccompagner chez vous.

— Merci, monsieur. C'est très aimable, mais il n'est pas nécessaire...

— Si ! Au revoir.

Sur ce, le directeur se remit au travail sans plus s'occuper d'elle.

— Au revoir, répondit-elle, hésitante.

Mal à l'aise, elle sortit de la prison. Elle n'avait aucune envie d'accepter un service de cet homme. Ce n'était pas convenable. D'un autre côté, elle ne pouvait se permettre de le contrarier, puisqu'il tenait le sort de son père entre ses mains. Elle se mordillait la lèvre, indécise, sous l'arche qui l'abritait de la pluie glaciale. Elle était avant tout une femme de bon sens. Que se passerait-il si elle attrapait du mal par ce vilain temps ? Elle ne pouvait se permettre de rater une seule journée de travail. Et puis ce n'était pas comme si le directeur était avec elle.

Une vieille voiture bringuebalante approchait, tirée par une haridelle, et le cocher lui fit signe. Après une dernière seconde d'hésitation, Belinda traversa le trottoir et s'engouffra dans l'habitable.

En toute innocence, elle donna son adresse au cocher.

Le duc de Hawkscliffe, lorsqu'il résidait en ville, habitait une somptueuse demeure à la vue imprenable sur Green Park. Derrière son mur de brique surmonté de piques de fer forgé, Knight House se dressait dans toute sa splendeur palladienne, distante et intouchable, froide dans cette humide nuit d'avril. Les torches mettaient en valeur l'élégante symétrie de la façade tandis que de gros terre-neuve et de robustes dogues patrouillaient dans les allées à la recherche d'intrus. Tout était calme. À l'intérieur aussi régnait le plus grand silence. Dans l'immense hall, dans la vaste salle à manger où le maître venait de souper, seul comme d'habitude, les serviteurs se déplaçaient sans bruit.

À présent, il se tenait immobile devant le pianoforte, dans un coin de la bibliothèque. Connaisseur et amateur

d'instruments de musique, il possédait un piano à queue qui ornait la salle de bal, un autre dans le grand salon, un Walter ainsi que sa chère harpe trônaient dans le salon de musique. Mais celui-ci, son bien-aimé Graf, le roi des pianos, était sa joie et son orgueil. C'était typique de sa nature têtue et secrète que d'enfermer ainsi son instrument favori dans une pièce où il ne conviait jamais personne. N'importe qui aurait placé un pianoforte d'une telle valeur dans un endroit en vue, où tous auraient pu l'admirer, mais pour lui, la musique était un plaisir privé, et puis, personne n'était plus là pour écouter les divines notes.

Il effleura les touches sans y trouver le moindre réconfort. Il avait oublié la musique, comme il oubliait ses nobles causes. Il y avait une séance à la Chambre des lords, ce soir-là, mais il ne pouvait se résoudre à s'y rendre.

Tassé sur le tabouret, il fixait les touches noires et blanches. Le feu qui brûlait dans la cheminée se reflétait sur son visage, cependant rien ne pouvait le réchauffer depuis la disparition de Lucy.

Le médaillon d'argent qui renfermait son portrait bien serré dans sa main, il leva un regard morne vers le verre à dégustation où luisait un liquide ambré. La couleur de ses cheveux, songea-t-il. Mais non, ils étaient plus chauds, avec une pointe de roux.

Qui était-il ? que faisait-il, avant que Lucy fasse irruption dans sa vie et la bouleverse de fond en comble ? Ah, oui, il cherchait une épouse.

Il avala le brandy d'un trait en se rappelant la première fois où il avait posé les yeux sur la jeune épouse de Coldfell. Jamais la fille du comte n'avait provoqué en lui la même réaction, ce qui pourtant aurait été plus logique. « C'est la femme que j'aurais dû épouser », s'était-il dit avec amertume.

Trop tard.

Trop tard pour l'aimer, trop tard pour la sauver.

Il se leva brusquement et jeta de toutes ses forces le verre dans la cheminée, où il explosa dans une gerbe de flammes bleues.

La rage au cœur au souvenir de ce que Coldfell lui avait appris l'après-midi même, il se mit à arpenter furieusement le tapis d'Aubusson. Puis il alla s'appuyer, songeur, au manteau de la cheminée.

On lui avait un jour présenté l'insupportable et prétentieux neveu de Coldfell. Sir Dolph Breckinridge avait une réputation de fin chasseur, mais il était aussi connu pour mener une vie de jouisseur qui dépassait largement ses moyens. Aussi Hawk le soupçonnait-il de souhaiter devenir le plus vite possible le nouveau comte de Coldfell.

Hawk ignorait si James Coldfell, à son âge, était encore capable d'engendrer un enfant, et il refusait même de se poser la question. L'Abraham de la Bible n'y était-il pas parvenu ? Or, si Lucy avait porté un enfant, ç'aurait été lui et non Dolph l'héritier. En tant que neveu, le jeune homme avait libre accès à la propriété, aussi n'avait-il eu aucune difficulté pour se trouver seul avec Lucy. Et ses talents de chasseur lui avaient sûrement servi pour se débarrasser de celle qui l'empêchait d'accéder à la fortune et au titre de son oncle.

Hawk envisagea un instant d'engager un détective afin de mener l'enquête, puis il décréta que l'affaire était trop privée pour qu'un étranger s'en mêlât.

Après s'être rendu au cimetière, il était passé à son club et avait appris que le Régent donnait de nouveau une soirée à Brighton. Tous les godelureaux ambitieux l'y suivraient, parmi eux Dolph et ses camarades.

Hawk brûlait d'envie d'aller provoquer Dolph en duel, mais comme l'avait précisé Coldfell, il n'avait aucune preuve, seulement des soupçons. Il passa la main dans son épaisse chevelure noire.

Il allait devenir fou s'il ne découvrait pas la vérité ! Pourtant, il ne pouvait se permettre de lancer des accusations à tort et à travers qui ne se fondaient sur rien de concret – des accusations impliquant la femme d'un autre. Un tel comportement provoquerait un tollé dans la bonne société, or il ne supportait ni les ragots ni les scandales.

Il ne pouvait entacher le nom de sa famille, sa réputation, celle de sa jeune sœur, Jacinta, qui devait faire son entrée dans le monde dans un an. La petite était capricieuse, têtue, et Hawk craignait secrètement qu'elle n'eût déjà en elle le légendaire goût du libertinage de leur mère.

Il devait aussi protéger sa carrière politique. Le Premier ministre, lord Liverpool, avait l'intention de lui confier le prochain portefeuille vacant. En attendant, Hawk siégeait à une douzaine de commissions parlementaires, car il était respecté pour son intégrité au sein des deux Chambres. S'il perdait un tant soit peu de sa crédibilité, il échouerait peut-être dans sa réforme du Code pénal, qui, entre autres projets, était l'une de ses ambitions. Et puis il ne voulait pas que la mémoire de Lucy fût ternie par de vils commentaires. En outre, s'il accusait prématurément Dolph, celui-ci risquait de lui filer entre les doigts, et il réussirait seulement à se ridiculiser.

Cependant, il y avait tout de même une petite chance pour que la mort de Lucy fût accidentelle, comme il le semblait. Et Hawk ne pouvait raisonnablement négliger cette éventualité. Lui qui se battait au Parlement pour que la justice triomphât, il n'allait pas tuer en duel un homme qui était peut-être innocent !

Il voulait des faits avant d'agir, et il ne pouvait compter sur des aveux spontanés de la part de Dolph. Il lui fallait donc trouver un subterfuge. Pour cela il devrait l'étudier, feindre éventuellement de se prendre d'amitié pour lui afin de le pousser dans ses derniers

retranchements. Tout homme avait ses faiblesses, et il découvrirait celles de Dolph, ferait pression sur lui, le briserait, lui arracherait la vérité.

Patience.

Au prix d'un effort surhumain, il parvint à faire taire son désir immédiat de vengeance et à élaborer le plan qui mettrait Dolph à sa merci.

Enfin, déterminé, il sortit de la bibliothèque et sonna son valet de chambre.

Il partirait dès l'aube pour Brighton.

La chandelle jetait une lumière indécise dans l'unique pièce tandis que Belinda terminait de raccommoder sa dernière chemise.

Puis elle se leva, s'étira pour détendre son dos douloureux et mit sa cape de laine grise sur ses épaules. Elle avait promis à la blanchisseuse de lui rapporter les chemises ce soir, afin qu'elle eût le temps de les laver et de les repasser pour les rendre à leurs propriétaires dès le lendemain. Les chemises sur le bras, elle ferma sa porte à clé, rabattit sa capuche sur sa tête et sortit dans les rues sombres.

Par cette nuit d'avril, il faisait noir comme dans un four et la température avait baissé d'au moins dix degrés. La respiration de Belinda formait de petits nuages de buée dans la lumière de l'unique réverbère. Au carrefour, elle chercha des yeux l'agent de police. Les gardiens de la paix étaient une plaie durant la journée, car ils lui ordonnaient toujours d'aller vendre ses oranges ailleurs, mais la nuit, elle les trouvait rassurants.

Les pans de sa cape bien serrés autour d'elle, elle se hâtait, et elle traversa la rue lorsqu'elle arriva à proximité du pub. Elle ne tenait pas à se trouver confrontée à des ivrognes !

Finalement soulagée, elle arriva chez la blanchisseuse à laquelle elle remit son travail. La brave femme

eut un hochement de tête satisfait, puis elle lui donna d'autres chemises à réparer et la paya. Belinda glissa les pièces dans une petite bourse de cuir qu'elle portait à la taille, remit sa capuche, souhaita bonne nuit à la blanchisseuse et rebroussa chemin dans la nuit.

Elle avait environ un quart d'heure de marche pour regagner le taudis qui était devenu son foyer. Le brouillard jaunâtre semblait s'être encore épaissi, et il lui semblait entendre des pas derrière elle. Ses propres pas rendaient un son étrange, se répercutaient contre les murs de brique des maisons, dans les allées latérales... Elle accéléra l'allure.

Un chat lui fila entre les jambes, un rire strident jaillit d'une fenêtre au-dessus d'elle. Elle tournait le coin de la rue quand l'homme la saisit à bras-le-corps.

Son cri de terreur fut étouffé par une main calleuse.

Elle se débattit comme un beau diable, tandis qu'on l'entraînait dans une ruelle adjacente.

— Ferme-la !

Le colosse la poussa brutalement contre un mur.

Elle faillit tomber et leva un regard horrifié sur le directeur de la prison, visiblement ivre.

La nausée montait en elle, la paralysait. La voiture...

Il avait tout manigancé.

— Salut, ma belle, dit-il d'une voix pâteuse en la plaquant contre le mur.

Belinda s'efforçait de retrouver son calme, mais elle tremblait convulsivement, et elle essaya de lui échapper en glissant le long de la paroi. Hélas, il la bloqua d'une main boudinée, tandis qu'il enfouissait l'autre dans ses cheveux. Il avait un horrible sourire salace. Elle se mit à sangloter.

— J't'avais bien dit qu'on s'arrangerait, tous les deux, hein ? Tout ira bien, petite, si tu me donnes ce que je veux.

— Non !

— Oh, que si !

Il penchait sur elle un visage aviné et tenta de l'embrasser.

Elle se détourna de l'haleine fétide, se mit à crier, mais de nouveau il la bâillonna. Elle luttait de toutes ses forces, ne pouvant croire à ce qui lui arrivait ! Puis il enroula une de ses grosses mains autour de son cou et se colla à elle. Elle sentait son souffle rauque tout contre son oreille.

— Tout doux, ma belle, dit-il d'une voix éraillée. Tu savais bien à quoi t'attendre.

Il lui saisit les poignets et les immobilisa au-dessus de sa tête.

Elle ne se rappellerait jamais précisément ce qui se passa durant les quelques minutes qui suivirent.

Le monde autour d'elle devint flou, elle n'entendait plus que le bourdonnement de son sang à ses tempes et elle s'obligea à fixer le ciel à peine troué de quelques étoiles. Seul le cliquetis des clés que l'homme portait à la taille lui parvenait dans son état second tandis qu'il la maintenait contre le mur de brique, déchirait ses vêtements. Puis il y eut la douleur, cette atroce douleur qui l'aveugla, ce coup de couteau dans ses entrailles. Le garde-chiourme grogna et s'amollit soudain contre elle. Elle se dégagea, un cri bloqué au fond de sa gorge, et se mit à courir.

— Si tu dis un seul mot, j'aurai la peau de ton père ! cria la canaille.

En larmes, les vêtements déchirés, échevelée, elle s'élança vers une artère éclairée.

Elle ne saurait jamais quel agent l'avait trouvée, l'avait prise, tant elle était incohérente, pour une péripatéticienne bourrée de gin et l'avait amenée dans un foyer pour filles repenties. Elle ne se rappelait pas non plus les femmes qui l'avaient aidée. Elle se souvenait seulement d'être restée presque trois jours roulée en boule sur une couchette à se répéter inlassablement : « Je suis une fille perdue, je suis une fille perdue. »

La vie d'autrefois était bien terminée.

La digne et sage Mlle Hamilton savait mieux que personne qu'une frontière infranchissable séparait la respectabilité de la disgrâce.

Des siècles s'étaient écoulés depuis l'époque où elle était une jeune fille raffinée qui rendait visite à ses voisins, enseignait le catéchisme aux enfants des paysans après l'office du dimanche, assistait à des réceptions. Elle était devenue une autre personne, à présent, aussi souillée que les prostituées qui venaient dans cet asile chercher refuge contre le froid et la faim, ainsi que des médicaments pour soigner leurs maladies honteuses.

Elle n'avait personne vers qui se tourner. Il était hors de question qu'elle allât voir son père. Elle ne pouvait porter plainte contre son agresseur, car celui-ci avait certainement des amis parmi les magistrats. Impossible même de l'empêcher de recommencer si l'envie l'en prenait.

Le troisième jour, une de ses compagnes tenta de lui parler, tandis qu'elle était toujours recroquevillée, face au mur. Belinda ne se rappelait guère leur conversation, sauf lorsque la prostituée vieillissante avait murmuré d'un ton rusé :

— Si j'avais ton physique, j'irais voir Harriette Wilson et je me trouverais un riche protecteur, j'te jure. Alors je mènerais la grande vie !

Belinda avait enfin levé les yeux.

Elle avait déjà entendu chuchoter ce nom. La divine Harriette Wilson était la plus célèbre demi-mondaine de Londres.

Elle et ses sœurs étaient des courtisanes, des débauchées, qui organisaient des soirées peu convenables le samedi soir à la sortie de l'opéra. C'était, après le *White*, l'endroit favori des hommes les plus riches et les plus puissants de la capitale. On racontait qu'on y avait vu le Régent, le poète lord Byron, et même le grand Wellington en compagnie de ces ravissantes créatures.